
ANNALES

DE

GÉOGRAPHIE

I. — GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

LES GENRES DE VIE DANS LA GÉOGRAPHIE HUMAINE

*Second article*¹

I

Comme toute cellule a son noyau, tout genre de vie a son lieu de naissance. Mais il faut, pour qu'il s'enracine et se fortifie, un espace favorable, comme il en faut à la plante pour répandre et faire fructifier ses graines. C'est par là que le développement d'un genre de vie est une question essentiellement géographique, et qu'on ne peut bien comprendre qu'en remontant à ces origines les différences très importantes qu'il introduit entre les contrées et les hommes.

Évolution des genres de vie. — Nous pouvons laisser de côté, dans cette esquisse sommaire, la chasse et la pêche. Ces genres de vie ont aussi leur évolution : le principe commercial, en s'y introduisant, a transformé leurs procédés et jusqu'à un certain point le caractère et la vie de ceux qui s'y livrent. La chasse aux fourrures, les grandes pêcheries ne ressemblent guère aux expéditions de chasse des Indiens dans les Prairies d'Amérique ni à la vie des tribus ichthyophages que signalent dédaigneusement les géographes anciens. Mais ces genres de

1. Voir : *Annales de Géographie*, XX, 15 mai 1911, p. 193-212.

vie tendent à se cantonner et à se restreindre. Au contraire, l'agriculture et l'élevage n'ont pas cessé d'étendre leurs domaines, de donner lieu à des variétés et à des sous-genres, dont les ramifications diverses pénètrent jusqu'aux parties les plus inhospitalières des continents. Depuis les stades primitifs, où la différence ne se traduisait que par un partage d'attributions entre l'homme chasseur et la femme adonnée à quelques cultures autour des cases, les progrès de ces deux genres de vie ont été si grands qu'ils ont à peu près réussi à concentrer par la division du travail toutes les forces de la collectivité, à fournir un emploi à tous les moments de l'année. Ils réalisent ainsi pleinement ce que Ratzel appelle très bien « des formes de vie dans lesquelles toute activité et tout effort reçoivent une direction particulière »¹.

Choix des plantes de cultures. — Les progrès de l'agriculture sont attachés à la propagation de certaines plantes, céréales surtout, que l'homme, suivant les régions, a particulièrement adoptées. Ce choix n'a pas eu lieu sans tâtonnements. L'usage, qui persiste encore dans certaines parties arriérées de la péninsule des Balkans, de semer ensemble dans le même champ des graines de céréales diverses est un anachronisme qui rappelle ces périodes de début. Certaines plantes en ont supplanté d'autres dans la faveur des hommes. De même qu'aujourd'hui l'avoine se substitue au seigle chez les habitants du Nord-Ouest de l'Europe, l'orge a précédé le blé comme culture prépondérante chez les peuples de la Méditerranée. Le nom sanscrit de Java, tel que l'explique Ptolémée, signifie « île de l'orge »² (ou du mil?) et montre que d'autres céréales y dominaient avant l'introduction du riz par les Hindous. Ce fut un mémorable progrès que le choix, par élimination, de plantes sur lesquelles l'homme dût concentrer ses soins, dont il dût minutieusement observer les phases d'existence pour en seconder l'évolution. La sagesse chinoise a consacré la formule de ce progrès dans l'énumération des cinq graines à semences, riz, froment, sorgho, mil, soja³, qui figurent dans la fameuse cérémonie annuelle comme symbole de civilisation.

Il s'agissait de substituer à l'aire primitivement restreinte où avaient eu lieu les premiers essais de culture une aire beaucoup plus étendue, susceptible d'être victorieusement protégée contre la concurrence des plantes rivales et d'atteindre à la longue les limites où d'autres conditions de climat changent à fond la composition du monde végétal. Réduits à leurs seules forces, ni le blé, ni le riz, ni le

1. F. RATZEL, *Politische Geographie*, p. 65.

2. Ἰαβαδίου [*Java-diva*], ὃ σημαίνει κριθῆς νῆσος (PTOLÉMÉE, VII, 29).

3. A. DE CANDOLLE, *Origine des plantes cultivées*, 4^e édition, Paris, 1896, p. 285 (d'après BRETSCHNEIDER).

maïs, au grain si lourd, n'auraient réussi à conquérir l'espace énorme dont ils ont pris possession ¹. Mais, d'autre part, l'action nécessairement hésitante, locale et non systématique des premières sociétés humaines n'aurait pas été couronnée de succès, si elle n'avait trouvé dans le sol et dans la physiologie de la plante des éléments de réussite. Il y eut donc collaboration intime de la nature et de l'homme.

Propagation des principales céréales. — On rabaisse trop l'influence du sol sur les aires végétales, quand on la considère comme surtout locale, topographique plus que géographique : ce n'est pas le cas, si le sol se montre uniforme sur des étendues considérables. La facilité de dissémination des espèces végétales dans un milieu homogène est un des faits que la géographie botanique met le mieux en lumière; l'ubiquité d'un très grand nombre de plantes aquatiques en est une preuve. Les plantes terrestres les plus capables d'expansion sont aussi celles qui, trouvant devant elles en continuité des terrains relativement homogènes, ont pu s'y accommoder sans effort, sans subir la nécessité de s'adapter successivement à des conditions trop spécialisées de relief et de sol.

On peut citer nombre de régions qui présentent d'un seul tenant de grandes étendues de sols semblables. Si nous possédions en plus grand nombre des cartes comme celle de Dokoutchaev et ses collaborateurs pour la Russie d'Europe, nous serions sans doute frappés du rôle que la répartition zonale de certaines natures de sols a joué dans la propagation des espèces utiles. L'extension du *Tchernoziom* à travers la Russie et la Sibérie méridionale en est le type classique. L'entassement des produits de décomposition mécanique et chimique au pied des chaînes de plissements récents fournit aussi des sols analogues entre eux, qui se succèdent en longues zones le long de l'Iran et plus loin encore. Les ramifications des Andes enserrant, de la Colombie au Pérou, sur près de 3 000 km. de long, une série de plateaux formés de débris meubles, sables, graviers et limons. Il semble, au contraire, que cette continuité soutenue soit un fait rare dans l'Afrique tropicale. Les aires agricoles y sont morcelées par l'interposition de roches de grès ou de granite et par la stérilité congénitale à ces pénéplaines usées. L'expansion agricole étant arrêtée par un obstacle, la population va reprendre son travail à distance : telle est l'observation qui revient fréquemment chez les explorateurs, et qui semble bien trahir un défaut inhérent à ces terres africaines.

Un proverbe turc, rapporté par Mouchketov ², dit : « Partout où il y a loess et eau, il y a le Sarté ». Il exprime bien la persistance re-

1. Voir : *Atlas Vidal-Lablache*, carte 65, *Principales cultures d'alimentation*.

2. I. V. МОУШКЕТОВ, *Tourkestan*, I, S^t Peterbourg, 1886, p. 24.

marquable, en dépit de tant de vicissitudes, des vieilles traditions de culture iranienne, le long de ces bandes montagneuses où l'on ne connaît d'autre distinction de sol que celle de sol irrigué (*lalmi*), ou seulement fertilisé par les pluies (*bogara*). La plaine indo-gangétique, avec ses *doab*, ou péninsules fluviales, partagées entre des alluvions anciennes (*bangar*) et récentes (*khadar*), est un magnifique exemple de continuité dans la grandeur. Cette continuité, sensible dans la nomenclature rurale, dans les proverbes, les divisions saisonnières, l'organisation des villages, se maintient, plus ou moins altérée, vers l'Est, jusqu'aux confins du Bengale. Tout change alors, aussi bien les types ethniques que les types sociaux, lorsque le domaine où l'on pratique encore des récoltes de blé et légumineuses¹, fait place à celui où le riz domine en maître².

Cette plante aquatique a trouvé dans l'étendue des énormes deltas de l'Asie des moussons une condition propice pour devenir une des grandes plantes de culture. Mais au Nord de la Chine, d'où le riz est exclu par le climat, d'autres éléments du sol ont agi aussi par la puissance de l'étendue. Le moment où les masses de particules amoncelées par les vents commencent, sous l'action plus fréquente des pluies, à perdre leur salure, à se répartir grain à grain suivant les lois de l'écoulement fluvial, correspond à l'une des plus grandes régions de continuité agricole qui existent. Les nappes uniformes de loess qui couvrent les plateaux du Chen-si se distribuent en bordure le long des vallées et fournissent au fleuve Jaune les matériaux de son immense talus d'alluvion.

Rien de comparable dans notre Europe de l'Ouest à ces vastes formations. Cependant, là comme dans l'Amérique du Nord, la bordure des anciennes extensions glaciaires se signale par des zones plus ou moins continues de terrains de transport. Ces terrains ont donné lieu de bonne heure, en Europe, à une agriculture née sur place, dont les procédés et l'outillage (marnage, charrue à roues) frappèrent par leur originalité les agronomes romains³. — En Amérique, ce sont les *Prairie-States* (Ohio, Indiana, Illinois, Iowa) qui, lorsqu'ils sont entrés en culture, vers 1860, ont inauguré, par nécessité, sur ce territoire presque égal à l'ensemble de la France, l'emploi en grand des machines. Là s'est constitué, par le machinisme, par l'emploi d'instruments plus légers qu'en Europe, un nouveau type agricole, transporté depuis dans le Canada et dans l'Ouest, et en train peut-être, autant du moins que les sols s'y prêtent, de faire le tour du monde. La plante nourricière des vieilles civilisations d'Amérique, le maïs, a

1. *Rabi* (blé, etc.), récolte d'hiver. — *Kharif* (riz, dourra, etc.), récolte d'été.

2. P. VIDAL DE LA BLACHE, *Le peuple de l'Inde d'après la série des recensements* (*Annales de Géographie*, XV, 1906, p. 363 et suiv.).

3. VARRON, *De re rustica* I, 7. — PLIN L'ANCIEN, XVII, 4, 1; XVIII, 72, 1.

trouvé là un champ d'expansion, où, tant par elle-même que par ses produits accessoires, elle subvient à un commerce mondial.

Plasticité des espèces cultivées. — Les espèces végétales qui ont eu cette fortune ne se distinguaient pas seulement par des qualités nutritives, mais aussi par leur plasticité, par une aptitude à se différencier, contractée peut-être à la faveur de l'étendue même dont elles avaient déjà pris possession. Ces grandes céréales, telles que nous les voyons aujourd'hui, sont des espèces pour la plupart formées par sélection, de création en partie humaine. Par empirisme ou autrement, l'homme a su mettre à profit la précieuse faculté qu'elles tenaient en réserve d'engendrer spontanément des variétés nouvelles. Le blé a pu ainsi, avec une remarquable souplesse d'adaptation, s'accommoder au climat de la Flandre comme à celui de l'Iran, et remplacer par des épis plus tendres les épis barbus, au grain plus riche en gluten, des contrées sèches. Les agronomes américains comptent jusqu'à près de 200 variantes de maïs, et l'on sait que, chez nous, le laboratoire est parvenu récemment à en accroître le nombre. Le riz ne donne pas lieu à une moindre multitude de variétés, grâce auxquelles il a pu s'accommoder, non seulement à diverses époques de l'année, mais à des régions de relief accidenté et même montagneux. Ce même caractère de plasticité naturelle et de variétés acquises se retrouve chez la plupart des plantes sur lesquelles s'est portée, de temps immémorial, l'attention de l'homme : la vigne, le pommier, le poirier, et jusqu'au kolatier du Soudan africain en sont des exemples. Il est une des marques les plus caractéristiques de l'empreinte humaine sur le règne végétal.

Cette association de travail et d'intelligence humaine avec la vie de certaines plantes choisies; l'observation de leurs fonctions physiologiques et des différents optima qui, successivement, leur conviennent; l'attention et souvent l'anxiété devant les intempéries dont elles dépendent, de tout cela s'est formée une âme rurale, qu'on retrouve avec de singulières analogies et quelques traits communs chez le paysan cambodgien¹, chinois, hindou, européen. L'antiquité attachait une idée d'invention et de sagesse surhumaines à l'origine de ces principales cultures; ce n'est pas sans raison. Une grande part d'intelligence s'est incorporée ainsi à la nature. Tout un ensemble de rites, de croyances, de dictons, se rattache à ces occupations agricoles. Pour bien des hommes, encore, cette série de soins remplit l'existence, compose le programme des occupations de l'année. Traditions et usages résistent au temps. On peut voir encore aujourd'hui

1. Voir : ADHÉMAR LECLÈRE, *La culture du riz au Cambodge* (*Revue Scientifique*, 4^e sér., XIII, 1900, p. 11-15, 109-114).

dans les pueblos ou villages indigènes du Nouveau-Mexique, quand la pluie se fait attendre, des danses religieuses où, d'un geste rythmique, hommes et femmes manient des épis de maïs ; cela rappelle les scènes que retracent, dans leurs enluminures, certaines cartes du xvi^e siècle.

II

Moyens de nourriture. — Combinaison est l'autre terme par lequel s'exprime l'intervention humaine dans le monde vivant, particulièrement dans celui des plantes. L'ensemble de substances azotées et carbo-hydratées qu'exige notre nourriture ne peut être obtenu que par une certaine variété de mets. Différentes combinaisons ont été réalisées pour subvenir à ce besoin ; il faut en dire un mot, car elles sont le fondement même des genres de vie. Il n'est pas, en effet, de différences que les hommes soient le plus disposés à saisir entre eux, pour en faire un objet de curiosité, de raillerie ou de médisances, que celle des moyens de nourriture. Pour les anciens Grecs, l'usage de la farine de froment, du vin et de l'huile était un criterium de haute civilisation. De même que les botanistes distinguent une plante principale comme servant de type à une association végétale, on peut regarder le blé comme le type de l'association de plantes nourricières que l'homme a formées dans la région méditerranéenne. La vigne, l'olivier, le figuier, etc., n'ont ni la même origine, ni la même constitution physique ; mais ils se tiennent entre eux et avec le froment par des affinités physiologiques : la capacité de puiser profondément l'humidité dans le sol et celle d'élaborer, à la faveur d'étés secs, le gluten dans la graine, le sucre ou les substances aromatiques dans le fruit.

Si le maïs, *indian corn*, n'avait eu que l'avantage de sa croissance et de sa maturité rapides et d'une grande commodité alimentaire¹, il aurait pu, sans doute, comme il l'a fait, faciliter la colonisation de l'Amérique ; mais il n'aurait pas pris l'importance qu'il a acquise dans l'économie rurale et même la vie sociale. Il doit à sa richesse en glucose, amidon et substances carbo-hydratées une puissance d'engraisement, utilisée, en Europe comme en Amérique, pour l'élevé de la volaille et des porcs, et, en général, du bétail. « *Corn, cow, hog* »², ces trois mots, qui vont bien ensemble, sont la devise d'un des États de « *Corn surplus* », l'Iowa. En outre, l'écartement des tiges avec larges feuilles donne lieu, en Europe, à l'intercalation d'autres plantes, amies, comme lui, d'étés lumineux et mouillés : courges, haricots, tomates, tournesols, suivant les régions. Et la petite propriété trouve,

1. L'épi, vert ou mûr, se mange grillé (*hominy*) ; on connaît la bouillie de maïs (*polenta, mamaliga*).

2. « Maïs, vache, porc ».

en certains pays, comme la Valachie et la Bulgarie, un précieux adjuvant dans ces cultures subsidiaires.

Certaines de ces combinaisons de moyens de nourriture ne remontent pas très haut, puisque le maïs nous est venu d'Amérique : la plus récente, presque contemporaine, est celle qui résulte de l'extension des cultures de pomme de terre et d'avoine, combinées avec la production du laitage. Le climat océanique du Nord de l'Europe est singulièrement favorable à l'herbe, ainsi qu'à l'avoine, céréale par excellence des *Marschen* et des *polders*¹, qui peut accomplir en quatre ou cinq mois, entre les périodes de gelées, son cycle de végétation. Mais c'est l'appoint de cette Solanée robuste, cadeau des plateaux américains, s'accommodant des climats les plus divers, qui a permis de constituer un type d'économie rurale capable de subvenir aux besoins de nos agglomérations industrielles ou urbaines. Le peuplement intensif du Nord de l'Europe, demain du Canada, de la Sibérie occidentale, après-demain du Chili méridional, est lié à ce phénomène. Si le blé et le maïs font de nouvelles conquêtes, elles sont loin d'égaliser celles que la laiterie et ses dérivés, concurremment avec l'avoine, accomplissent chaque année dans les régions vouées précédemment à l'orge et au seigle.

Il conviendrait d'ajouter à ces exemples de combinaisons formées sur place celles que, depuis longtemps, le commerce a réalisées entre produits distants, mais associés dans un même régime de vie. Ce sont surtout les excitants qui donnent lieu à ces combinaisons. Loin d'être accessoires, on peut affirmer qu'elles font prime dans la question qui nous occupe. Qui dira assez le rôle que jouent, pour la création de besoins communs et la fixation de genres de vie, le thé chez les races jaunes, le café en Europe, la noix de kola au Soudan, etc.? Le fin parfum dû au renouvellement répété des bourgeons et des feuilles de l'arbre à thé relève, en définitive, comme le riz avec lequel il est associé, du climat des moussons. Mais le thé voyage au loin; il circule sur les routes terrestres de l'Asie, et le Chinois du Nord le fait venir des provinces du Sud qui en ont le privilège, comme les Musulmans du Soudan vont chercher leurs noix de kola sur la lisière de la zone silvatique. Lorsque, vers une date un peu postérieure au ix^e siècle, le thé commença à pénétrer au Japon, son introduction dans les usages de la bonne société se manifesta par l'invention d'un matériel spécial, l'avènement de rites nouveaux, de formules, de tout un cérémonial protocolaire. Ce fut un raffinement social, un de ces superflus qui sont, comme dit Thucydide, l'essence même de la civilisation.

1. TH. H. ENGELBRECHT. *Die Landbauzonen der auserotropischen Länder*, I, Berlin, 1889, p. 27; III, 1899, carte 7.

Sites d'établissement. — Ainsi les habitudes rurales, les exigences de main-d'œuvre, les récoltes accessoires se sont groupées autour de certaines cultures qui donnent le ton, qui fixent, pour ainsi dire, la formule des genres de vie. L'habitat est une des expressions visibles de ces combinaisons. Parmi les causes qui influent sur le choix des sites, les modes et les dispositions de groupements, une des plus évidentes est le souci de réunir à la portée le plus de ressources possible, de combiner dans une coordination commode les diverses possibilités de l'emplacement. Dans les contrées du Sud-Est de l'Asie, où le riz et le poisson composent le régime ordinaire, la maison posée sur pilotis aux bords du fleuve s'y continue par le radeau ou la jonque. Dans nos contrées d'Europe, ce sont les niveaux de sources, les contacts de sols qui tracent les lignes de villages. En bien des cas, les routes n'y sont pour rien; le village a précédé la route. Le contact du Lias et de l'Oolithe sur les côtes lorraines et bourguignonnes, du Calcaire coquillier et des Grès sur le bord du plateau lorrain, du Gault et de la Craie dans le Bray, des argiles et des basaltes en Auvergne : tels sont, entre autres exemples, les sites naturellement désignés pour joindre à la culture des champs l'appoint de vergers, prairies, bois ou pâturages. Les fermes s'échelonnent d'après les mêmes lois que les villages : on les voit, dans la Bresse, se succéder très régulièrement sur les croupes des mamelons où sont les champs, tandis que dans le bas s'étalent les prés.

Un des signes durables de la présence de l'homme, c'est la concentration artificielle de formes végétales et culturelles : une ceinture de jardins signale le village picard; un enclos de hêtres enferme la ferme normande; le « courtil » dans l'Ouest, l'« ouche » dans le Morvan, le « pré de derrière la ferme » en Auvergne, trahissent le voisinage de l'habitat. Dans les villages du Centre de l'Afrique que décrit A. Chevalier¹, une grande variété de végétaux bizarrement assemblés, courges, piments, pieds de cotonnier, tiges de maïs, *lagenaria*, etc., se presse aux abords immédiats des cases, tandis que dans un rayon plus étendu se dispersent les cultures plus générales et plus anciennes, mil, sorgho ou éleusine.

Formes d'habitat. — Les constructions elles-mêmes, par leurs dimensions, leur dispositif, s'adaptent à ces diversités. Ici la grange domine et tient la place principale dans l'enceinte quadrangulaire où s'agite le peuple de la ferme. Là, les bâtiments sont groupés, mais séparés. Ailleurs, l'habitation, en un seul corps, étale en façade des loges ouvertes où pendent en grappes des piments et des épis de maïs. Autour des étroits villages kabyles, on voit souvent de petites

1. AUGUSTE CHEVALIER, *L'Afrique Centrale Française*, Paris, 1907, p. 219, 266.

granges cylindriques à toits coniques. Parfois, dans les coteaux de calcaires qui bordent nos rivières de France, les celliers ou les granges sont taillés dans le roc. Car les anciennes formes d'habitat se conservent de préférence dans les parties qui en sont devenues aujourd'hui des dépendances accessoires. Les huttes rondes, les grottes, les pyramides circulaires semblables aux *trulli* de la Pouille¹ se perpétuent dans ces usages subalternes. Cette survivance de formes rudimentaires permet de juger comment, de simple abri, la conception d'habitat s'est élevée à celle d'un ensemble organisé, où l'homme concentre ses moyens d'action.

Plus on avance au Sud vers les régions arides, plus le jardin se serre autour des villages, plus les intervalles vides s'étendent entre les cultures. Le village-jardin, l'*horta*, la *vega*, la *huerta*, forment un ensemble de plus en plus compact, transition vers l'oasis. Au delà de ce cercle verdoyant, à travers les buissons de Kermès, les touffes aromatiques de Labiées, rôde un menu bétail, chèvre et mouton, ralliant le soir l'enceinte du village. Un genre de vie mi-pastoral, mi-agricole, correspond à une aggravation de climat. Dans les plaines brûlantes de Cilicie, les habitants quittent en été leurs villages pour vivre sur les plateaux, *yaila*, avec leurs troupeaux. Le village ainsi perd temporairement l'aspect de lieu habité, pour prendre le caractère de lieu de dépôt. On saisit le point où confinent les deux genres de vie. Plus loin, enfin, le dualisme s'affirme : d'un côté, l'habitant de l'oasis ou des *ksour*, le plus sédentaire, le plus claquemuré des hommes ; de l'autre, le pasteur nomade, souvent co-propiétaire de jardins. Il peut y avoir solidarité d'intérêts, mais il y a foncière opposition entre ces deux hommes.

L'agriculture nous montre donc un des modes par lesquels l'homme s'est enraciné au sol, y a enfoncé sa trace : l'incorporation à une partie de terre, l'*Einwurzlung*, qu'ont si bien décrits Peschel et Ratzel. La persistance des domaines ruraux est un fait qu'on peut observer chez nous au moyen des anciennes cartes. Mais les lois de l'évolution dominant tout et sont capables de donner une entorse aux jugements et aux aphorismes qui semblent le mieux établis. L'agriculture rudimentaire, telle que la pratiquent les tribus primitives de l'Afrique et de l'Inde, est essentiellement nomade. L'agriculture industrialisée, dernier terme de l'évolution, paraît tendre à une nouvelle sorte de nomadisme. Les États-Unis nous font connaître ce type de fermier-spéculateur, qui passe, après dégrossissement d'un domaine, à une autre opération semblable ; et nous voyons en

1. É. BERTEAUX, *Étude d'un type d'habitation primitive : Trulli, Caselle et Specchie des Pouilles* (Annales de Géographie, VIII, 1899, p. 207-230, fig. et pl.).

Europe une main-d'œuvre polonaise, flamande, espagnole, se déplacer temporairement, soit dans les campagnes à betteraves de Saxe ou de Brie, soit dans les vignobles du Sud de la France.

III

La forme la plus achevée, la plus grandiose de vie pastorale est celle qui se déroule à travers les continents d'Asie et d'Afrique, depuis la Mongolie jusqu'au monde arabe, du pays des Massaï à celui des Zoulou. Ce domaine immense ne contient pas seulement des steppes herbeuses, mais des fleuves et des montagnes qui ont été des berceaux d'antiques cultures, ainsi que des contrées métallurgiques : cependant, à de rares exceptions près, la vie pastorale y domine ; elle refoule ou subordonne les autres genres de vie. Un pèlerin musulman qui va du Maghreb ou du Turkestan à la Mecque, un pèlerin bouddhiste qui va de Mongolie à Lhassa, ne peuvent s'imaginer le monde que comme une vaste région de parcours, entrecoupée d'oasis ; ils doivent éprouver la même difficulté à se représenter nos pays d'agriculture continue qu'un paysan de l'intérieur à se figurer la mer.

Empiètements de la vie pastorale. — Qu'une partie de ce domaine ait été conquise sur d'autres genres de vie, beaucoup d'indices historiques l'attestent. La construction de la grande muraille de Chine (III^e siècle avant J.-C.) fut une défense contre les tribus de pasteurs. Du IV^e au XV^e siècle de notre ère, un flot presque ininterrompu d'invasions turques coula de l'Altaï, et renforcé par les établissements militaires qui suivirent les expéditions de Gengiskhan et de Timour, étendit une teinte pastorale sur l'Asie Occidentale. Les incursions Hilaliennes du XI^e siècle modifièrent dans le même sens le Maghreb. Si l'on remonte plus haut dans le passé, on entrevoit l'existence d'une sorte de civilisation métallurgique entre l'Oural, l'Altaï et les montagnes de l'Asie Centrale¹ : elle a fait place à un genre de vie qui ignore tout de l'exploitation des mines. Enfin, il semble bien, d'après l'analogie des cultures et des instruments, qu'il ait existé jadis une certaine liaison entre les mondes chaldéen, iranien et la Chine du Nord, et qu'il y ait eu autre chose dans l'Asie Centrale que ce que nous y voyons aujourd'hui : une poussière de sociétés agricoles.

Ces substitutions se sont opérées parfois sous forme de crises

1. PALLAS a noté les traces d'une civilisation métallurgique commune, de l'Oural méridional à l'Eniseï, attestée par des trouvailles de cuivre et d'or et des vestiges d'exploitation qui ont servi de guide aux Russes. (*Voyages...*, trad. fr., I, p. 384 ; II, p. 160 ; III, p. 193, etc.) — HÉRODOTE (III, 116) avait déjà été frappé des grandes quantités d'or de provenance septentrionale, sur les côtes du Pont-Euxin. — GROUM-GRJMAÏLO s'exprime favorablement sur les facultés métallurgiques du Haut Gobi (cité par FUTTERER, *Durch Asien*, I, Berlin, 1901, p. 211).

soudaines. N'a-t-on pas vu, en 1636, les Kalmouks se transporter en masse de la Dzoungarie aux bords de la Volga; en 1732, les Kirghiz, poussés de l'Asie Centrale, s'avancer jusqu'au fleuve Oural? L'expansion de la vie pastorale au détriment d'autres genres de vie a pris plus d'une fois un caractère catastrophique. L'image de « nuées de sauterelles » dont se sert le Berbère Ibn-Khaldoun à propos des envahisseurs du XI^e siècle vient à l'esprit. Devant ces phénomènes soudains, spasmodiques en quelque sorte, étrangers à la vie agricole, on sent une différence d'allure, qui montre que d'autres forces naturelles sont entrées en jeu. Ces forces sont celles que l'animalité a tirées des étendues herbeuses, de ce que les Turcs et les Mongols appellent d'un nom significatif : « le vide, l'espace »¹.

Faunes de steppes. — Prjevalski qualifie de fabuleuse la multitude d'animaux herbivores qui existent au Nord-Est du Tibet, aux abords surtout du Tsaïdam. D'autres voyageurs s'extasiaient sur les immenses troupes d'antilopes qui errent dans les steppes de l'Afrique tropicale. Le bison américain était jadis le maître des Prairies, et l'on sait combien ont pullulé spontanément dans les Pampas les chevaux introduits par les Espagnols. Toutefois, même en Asie, cette faune est plus remarquable par le nombre des individus que par celui des espèces. Il ne reste en réalité qu'un petit nombre de survivants de cette faune grandiose de mammifères herbivores, mammouth, cerfs, urus, etc., qui signale l'époque quaternaire. L'homme n'a fait que recueillir, pour ainsi dire, les miettes de cette riche création vivante, ou plutôt il en a reconstitué à son profit les éléments en des espèces partiellement artificielles. Mais les animaux qu'il a domestiqués, moutons, chèvres, bovidés, chameaux, étaient organisés par adaptation pour se déplacer en bandes, pour s'accommoder de milieux différents², pour pulluler à l'aise dans les domaines où l'herbe était abondante et l'homme encore rare. Ces multiplications énormes ont, il est vrai, pour contre-partie les épizooties formidables dont l'Asie Centrale est le principal foyer.

Parmi les espèces adaptées à la fois à la steppe et à la haute montagne, il faut citer surtout ces ovidés, dont la liaison à peine disjointe se poursuit depuis l'Espagne jusqu'à la Mongolie, sous forme de variétés sauvages séparées par de faibles différences³. Cette diffusion et les facilités de croisement expliquent que la domestication du mouton ait été un fait très ancien, très général, accompli sur place.

1. Sens des mots *Kip-tchak*, *Kobi* (LÉON CAHUN, *Introduction à l'histoire de l'Asie...*, Paris, 1896, p. 13).

2. Le chameau sauvage se montre dans l'Altyn-tagh jusqu'à 3000 m., voisinant avec le mouton argali.

3. *Ovis musimon*, mouflon (Corse); — *Ovis tragelaphus* (Maroc); — *Ovis Poli* (Pamir); — *Ovis argali* (Altai, Mongolie), etc.

Le mouton, dit Karl Vogt, « est un des animaux les plus pétrissables entre les mains de l'homme ». L'homme a su, en effet, en tirer nombre de variétés, augmenter sa toison, accroître le volume de sa queue. Il en a fait sa monnaie, sa nourriture, un de ses instruments de colonisation, son auxiliaire pour accroître le domaine pastoral; car le mouton est, avec la chèvre, sa complice, un puissant agent géographique. Ces deux êtres ont travaillé à maintenir et à étendre la nature de steppes.

Moyens de transport. — L'entretien de cette richesse exige de grands espaces, à cause de l'épuisement des pâturages. La condition est réalisée, soit par des parcs immenses, comme les *runs* d'Australie¹, les *corrales* d'Amérique; soit par des déplacements périodiques, les uns confiés à des bergers spéciaux, les autres auxquels s'associe la tribu tout entière. Ces exodes collectifs sont la forme qui a prévalu en Asie et dans l'Afrique du Nord. Avec une singulière souplesse, la tribu se divise et se reconstitue. S'il faut qu'Abraham et Loth aillent paître leurs troupeaux aux deux extrémités de l'horizon, ils ne laissent pas de se rallier à certains moments. Car ce nomadisme a sa géographie, c'est-à-dire des points de repère, des « terres de Gessen », des lieux connus et désignés pour des visites périodiques². Les nécessités du climat forcent la tribu à se disséminer en douars, en petits groupes; mais, si elle ne peut que rarement se donner le spectacle de son unité, le sentiment de cette unité persiste, entretenu par les récits, et c'est une fête que la réunion des tentes.

Transporter sans cesse le matériel et le personnel est le problème qu'ont résolu ces tribus kirghiz ou mongoles, arabes ou berbères. Comme il ne s'agissait pas de simples transports sur le sol uni de la steppe, mais de déplacements en sens vertical comme horizontal, c'est l'animal de selle et de bât, et non le chariot, qui est l'instrument de la vie pastorale. La faune herbivore a fourni le stock nécessaire : depuis le mouton et la chèvre, usités comme porteurs à travers les Himalayas, depuis le *bos grunniens* (yack), qui prête aux escalades le solide équilibre de son corps calé sur des pattes courtes, jusqu'à l'âne, venu du Soudan, le chameau, originaire du Nedjed et de l'Asie Centrale, le cheval, issu de contrées très diverses; mais tous ces animaux, partis de points opposés de la périphérie des steppes, ont convergé vers le centre de ce domaine. Dans les caravanes périodi-

1. 50 000 ha. en moyenne, dans la Western Division de la Nouvelle-Galles du Sud. (PAUL PRIVAT-DESCHANEL, *L'Australie pastorale*, dans *La Géographie*, XVIII, 1908, p. 135.)

2. Les Touareg Iforass ont des noms pour les pâturages qu'ils fréquentent. (Lⁱ M. CORTIER, *D'une Rive à l'autre du Sahara*, Paris, 1908, p. 267.)

ques qu'ont représentées à l'envi la plume des voyageurs et le pinceau des peintres, ce sont ces assemblages hétérogènes d'animaux qui, mettant au service de l'homme leurs aptitudes diverses, se prêtant mutuellement ombre et défense, composent, avec guerriers armés, femmes et enfants, une des plus originales combinaisons dont les associations d'êtres vivants puissent offrir le spectacle.

Sur ces nécessités de transport d'autres applications de la force animale se sont greffées. Déjà, dans l'antiquité, les Nabatéens, peuple du Nord de l'Arabie, étaient parvenus, par dressage, à obtenir le chameau de course, le *méhari*, qui leur permit de se faire les caravaniers du transit terrestre entre l'Égypte et l'Asie Occidentale¹. Le chameau, à cette époque, n'était pas encore en usage en Afrique : depuis qu'il y a été introduit, les Chaambas sont devenus les spécialistes de la course, des convoyeurs à la façon des Nabatéens de jadis.

C'est surtout le cheval qui a contribué à révolutionner le monde. Il ne s'est pas borné au rôle pacifique d'animal porteur dans l'économie de la vie pastorale ; le *koumis*, ou lait fermenté, n'est pas le principal service que ces troupeaux de cavales aient rendu au nomade. Ses jarrets nerveux, son dur sabot, ses puissants naseaux adaptés aux courses rapides, en ont fait un redoutable instrument de surprise et de guerre. « Ils vinrent et saccagèrent, et brûlèrent, et tuèrent, et chargèrent, et s'évanouirent », dit un poète persan², parlant des Turcs. Ces séries d'opérations rapides ne pouvaient s'accomplir qu'à cheval. L'association du cheval et du cavalier, qui parut pour la première fois comme une chose fantastique aux Indiens du Nouveau Monde, est un exploit difficile, qui s'est réalisé jadis dans la steppe, pour une intention belliqueuse. S'il fallait un commentaire, l'histoire de l'Amérique l'offrirait. Vers le commencement du XVIII^e siècle, le peuple dit par nos Canadiens les « Pieds Noirs », qui habitait au pied des Montagnes Rocheuses, entra en possession du cheval : ce fut le signal d'incursions qui, en peu d'années, le rendirent maître (maître éphémère d'ailleurs) de l'immense domaine de steppes qui s'étend depuis la Saskatchewan jusqu'à l'Yellowstone.

La vie pastorale s'est montrée, en somme, plus féconde et plus créatrice en Asie que partout ailleurs. Elle y a donné lieu à des inventions et à des perfectionnements multiples. L'effort humain s'y est concentré sur l'emploi de la force animale avec autrement d'énergie et de succès qu'en Amérique. L'adaptation s'est étendue de certains animaux supérieurement doués jusqu'à des espèces qui, comme le renne ou l'éléphant, étaient moins appropriées à ce genre

1. STRABON, XVI, 4, 2; XVI, 4, 26.

2. Cité par LÉON CAHUN, ouvr. cité, p. 52.

de services, tandis que, en Amérique, l'absence de vie pastorale laissa improductives des forces animales telles que le bison, le caribou, le mouton sauvage des Montagnes Rocheuses, dont les congénères avaient trouvé leur emploi dans l'ancien monde. La vie pastorale a su créer un type social à certains égards supérieur, et, malgré le nomadisme qui lui est inhérent, véritablement aristocratique, séparé en tout cas par un abîme du nomadisme rudimentaire, avec lequel il n'a de commun qu'une confusion de mots, créée par nos habitudes de langage.

Les formes supérieures de vie pastorale ont grandi près des lieux mêmes où elles étaient nées, à savoir dans les zones où une richesse exceptionnelle de pâturages faisait de ce genre d'existence, non un pis aller, mais une séduction. Elles ont accru, tantôt brusquement, tantôt graduellement, leur sphère d'action. Tandis que les parcours de certaines tribus se bornent à une quarantaine de kilomètres et ne s'écartent guère, par exemple, des confins du Khorassan ou du Tell Algérien, d'autres embrassent une étendue très considérable. Il y a plus de 500 km. de distance entre les points que visitent annuellement les Larbas ; plus de 800, entre ceux que fréquentent les Kirghiz du Turkestan méridional. Si bien qu'on n'échappe point à l'idée que quelque altération de climat, quelque aggravation de sécheresse ont dû forcer les nomades à étendre en ces proportions anormales leurs parcours, comme, de leur côté, les cultivateurs d'oasis à prolonger au delà de toute prévision leurs canalisations de *foggaras*.

Concurrence des genres de vie. — On évalue à 260 000 le nombre de moutons que les Kirghiz mènent annuellement des plaines du Fergana aux monts Tian-chan¹. Les Larbas d'Algérie déplacent environ 100 000 moutons entre le Tell et le Mزاب. Des mouvements de cette envergure ne sont possibles qu'autant qu'ils s'appuient à des régions assez abondantes pour subvenir à l'insuffisance des autres. C'est sur la périphérie des bassins arides ou au pied des montagnes que la plus grande fréquence des eaux augmente la valeur des pâturages : d'où il résulte que les territoires où la vie pastorale se développe avec le plus d'ampleur sont précisément ceux où, de son côté, l'agriculture cherche à prendre pied.

Telle est la cause immanente qui a de tout temps engendré dans ces marches-frontières un état de dissension et parfois de guerres. On présente la question trop simplement, lorsqu'on se contente d'opposer les genres de vie ; il y a des modes d'agriculture qui n'ont guère de moindres exigences d'espace que certains modes de vie pastorale. L'opposition séculaire et sans cesse renaissante entre le pas-

1. P. DE SEMENOF, *La Russie Extra-Européenne et Polaire*, Paris, 1900, p. 160.

teur et l'agriculteur vient de ce que l'un et l'autre revendiquent, pour subsister en de saines conditions, les mêmes avantages. Ce n'est pas le Sahara que l'agriculteur envie au pasteur : c'est la région intermédiaire où il y a encore des sources, des puits, des herbes, mais dont, pourtant, le pasteur ne peut être dépossédé, sous peine d'être frappé d'anémie et, tôt ou tard, de disparaître. Éternel procès, qui se débat aujourd'hui en Algérie, comme aux États-Unis ¹, comme en Australie entre les *squatters* et les *farmers*.

Cette contiguïté des deux genres de vie représente, il faut le remarquer en passant, une ligne d'intensité de phénomènes géographiques. Forteresses ou marchés, organes de défense ou d'échange jalonnent cette zone de contact. On ne saurait rien imaginer d'aussi hermétiquement fermé que les *ksour* du Sud Oranais dans leurs enceintes de terre, sinon les villages du Khorassan à proximité des Turkmènes. Le Sahara est bordé d'une ligne de marchés où s'échangent les dattes, le bétail et les graines. Si Merv renaît aujourd'hui, c'est sous la forme d'un grand marché de bétail, etc.

Un des mérites de l'intéressant volume consacré par MM^{rs} A. Bernard et N. Lacroix à *L'évolution du nomadisme en Algérie* ² consiste dans l'analyse des degrés qui unissent par une sorte de chaîne continue diverses formes de la vie agricole avec des formes non moins diverses de la vie pastorale. Entre les exodes réguliers des grands nomades et les vagabondages de groupes dans les parties désertiques, il y a autant de différences qu'entre les multitudes d'herbivores de la « Terre aux herbes » et les chevaux sauvages que, par petites bandes de six ou sept pauvres hères, on rencontre dans les coins les plus inhospitaliers de l'Asie. Même écart entre les cultures du Tell et celles des pauvres oasis perdues en plein Sahara. Et pourtant les deux genres de vie coexistent; ils se pénètrent par voie d'échange. Mais, quelle que soit leur solidarité, le rapprochement entre eux n'est que matériel. Soit que la prédominance appartienne à l'agriculteur, comme en Égypte, soit qu'elle appartienne au pasteur, comme en général en Asie et en Afrique, les deux types ne se mêlent pas. Ce sont deux courants qui restent distincts dans le lit du même fleuve.

IV

Les genres de vie s'inscrivent dans des cadres généraux, qui sont les grandes régions naturelles dont il sera question ailleurs; ils repré-

1. Lutttes provoquées par le système des *open range*, dans le Wyoming et le Montana.

2. AUGUSTIN BERNARD et N. LACROIX, *L'évolution du nomadisme en Algérie*, Alger et Paris, 1906. — Voir également l'article des mêmes auteurs dans *Annales de Géographie*, XV, 1906, p. 152-165.

sentent quelque chose de distinct. Ils ont une autonomie qui s'attache à la personne humaine et la suit. Ce n'est pas seulement le Bédouin et le Fellah qui s'estiment de complexion différente, c'est le pasteur valaque et le cultivateur bulgare ; c'est, jusque sur nos côtes, le marin et le paysan. L'âme des uns semble forgée d'un autre métal que celle des autres.

C'est que les genres de vie, tels qu'ils ont prévalu sur de grandes étendues terrestres, sont des formes hautement évoluées, qui, sans avoir assurément la fixité des sociétés animales, représentent aussi une série d'efforts accumulés, aujourd'hui cimentés. L'homme est un être d'habitudes encore plus que d'initiative. Progressiste surtout dans la voie où il est poussé par les progrès antérieurs, il se retranche volontiers, s'il n'est pas secoué par quelque choc du dehors, dans le genre de vie où il est né. Ses habitudes traditionnelles se renforcent des superstitions et des rites qu'il a forgés lui-même à l'appui. Son genre de vie devient ainsi le milieu presque exclusif dans lequel s'exerce ce qui lui reste de dons d'invention et d'initiative.

On s'étonne parfois de la stérilité où demeurent certaines propriétés géographiques d'une contrée : c'est qu'elles ne correspondent pas au genre de vie adopté par la généralité des habitants. La Chine, qui a tiré bon parti de son sol, a négligé son sous-sol. Tel peuple, disposant d'une position maritime avantageuse, a tourné le dos à la mer, ou il n'est devenu marin que par une éducation imposée, comme les Portugais au xv^e siècle. Le Japonais, si habile agriculteur de plaines, n'a tiré presque aucun parti de l'herbe de ses montagnes. Ces anomalies s'expliquent mieux, si l'on remonte les degrés de l'évolution d'où sont issues les réalités présentes. Il faut voir de quelle tige est formé le fruit.

Puissants facteurs géographiques, les genres de vie sont donc aussi des agents de formation humaine. Ils créent et entretiennent parmi les hommes, souvent dans la même contrée, des différences sociales telles que, dans l'état de mélange où s'enfoncent de plus en plus les nations civilisées, elles balancent et finiront par dominer les différences ethniques.

P. VIDAL DE LA BLACHE.